



PROJECT MUSE®

Rives et dérives, en passant par la *drive* : les divagations
glissantiennes

Kathleen M. Gyssels

L'Esprit Créateur, Volume 51, Number 2, Summer 2011, pp. 97-110 (Article)



Published by Johns Hopkins University Press

DOI: <https://doi.org/10.1353/esp.2011.0029>

➔ For additional information about this article

<https://muse.jhu.edu/article/444633>

Rives et dérives, en passant par la *drive* : les divagations glissantiennes

Kathleen M. Gyssels

Cohée: ne se rencontre que dans cette baie des Flamands, au long de la mangrove : la cohée du Lamentin. Le mot vient-il de la langue créole ou de la langue française ? D'accorer, peut-être ? Accorer un navire pour le réparer. (Non loin de là, il existe un port-cohé). Un cohé donc ou, s'il se trouve, une corée ? Nul n'a pu dire, à ce que je sais.

Édouard Glissant, *Cohée du Lamentin*

DANS SON « DISCOURS DE STOCKHOLM », le poète saint-lucien Derek Walcott, Prix Nobel 1992, attire l'attention sur le fait que les rives et rivages des îles caribéennes ont été des lieux de débris et de dérade où des êtres en déroute ont échoué¹. Que ce soient les Africains traités ou les Européens déshérités, forçats, boucaniers ou flibustiers, tous ont déferlé sur ces plages pour recommencer à zéro. Bien qu'une différence de taille sépare les deux groupes de peuplement, les premiers étant forcés de subir le joug de l'esclavage, les seconds recherchant, contre mauvais vent, fortune, le Nouveau Monde compte de prime abord une population bariolée, où maître et esclave s'affrontent, certes, mais où un nouvel ordre sociétal prend forme. La société caribéenne se construit sur des débris, elle est une société bricolée, confirment encore les anthropologues². Selon Walcott, ce monde de ruines et de violences oblige à réinventer chaque jour le monde, à prendre la malchance comme un défi à relever. Pour celui ou celle qui a une fantaisie et une énergie créatrices, la bourgade créole est « a writer's heaven ». L'audace de proclamer des structures coercitives, ce que Glissant appelle « l'Univers de Plantation », génératrices de sociétés composites qui anticipent sur le monde (post)moderne avec un riche échange de cultures et une acceptation du Divers, est commune à ces deux aèdes postcoloniaux.

Dans cet article, je baliserai en trois temps (rive, dérive, *drive*) le parcours glissantien et son évolution vers ce qu'il appelle lui-même ses « divagations » : employé dans son troisième roman, *Le Quatrième Siècle* (1964), « divagation » intitulera une séquence d'*Ormerod* (2003) pour désigner le « ressac » si cher au théoricien d'une pensée complexe, voire quelquefois contradictoire. D'où la *dérive*, car l'insularité est à la fois prisonnière³ et libératrice⁴, et le métissage un atout de l'Afro-Caribéen, qu'il prédit ensuite comme une particularité de tout le monde : « le monde se créolise ». Enfin, la *drive* se manifeste dans la pensée et la posture glissantiennes quant à



L'Anse Cafard : Mémorial de l'esclavage, statues. Photo Olivier Tisserant, <http://www.made-in-nina.com>.

l'avenir de ces sociétés lilliputiennes, de ces poussières sur l'Atlantique (De Gaulle).

Rive et refus de robinsonnades

Depuis le début de sa carrière, le Martiniquais Édouard Glissant⁵ n'a cessé de penser la rive du Nouveau Monde comme la frontière de la « *Néo-América* » terme qu'il chérit dans sa graphie hispanophone⁶. Faisant écho à « *Nuestra América* » de José Martí, le poète cubain qui dirigea le mouvement indépendantiste, l'indépendantiste cherche à libérer la Martinique du joug colonial et à la rapprocher de la terre ferme (latino-)américaine. *L'Autre Amérique*⁷ qu'est la région caribéenne est *Un champ d'îles* (1952), *Une Terre inquiète* (1954) que l'enfant du pays, le poète balbutiant se doit de reconquérir. Dans *Le Discours antillais*, premier essai qui contient en puissance tout ce que développeront par la suite ses volumes d'*Esthétiques* et de *Poétiques*, la double dépossession (temporelle et spatiale) des « migrants nus »⁸ est un traumatisme que l'auteur vise à dépasser moins en préconisant le retour au pays perdu, l'Afrique, qu'en postulant « l'Antillanité ». D'emblée Édouard Glissant cherche à se démarquer de ses aînés, les auteurs de la Négritude (Damas, Césaire, Senghor). Pour ceux-ci, la rive et la plage s'associent à la

damnation antillaise, au lieu de débarquement et donc du début de la servitude. La rive maudite est un incontournable et irrévocable topos de la littérature antillaise. Dans son fameux *Cahier d'un retour au pays natal*, Aimé Césaire lamente les plages qui l'ont vu naître :

Une détresse cette plage elle aussi, avec ses tas d'ordures pourrissant. Ses croupes furtives qui se soulagent, et le sable noir, funèbre, on n'a jamais vu un sable si noir, et l'écume glisse dessus en glapissant, et la mer frappe à grands coups de boxe, ou plutôt la mer est un gros chien qui lèche la plage aux jarrets, et à force de la mordre elle finira par la dévorer⁹.

Pour le fondateur de la Négritude, la rive de Saint-Pierre de la Martinique, ce Sodome et Gomorrhe du Nouveau Monde détruit par l'éruption du volcan Mont Pelée en 1903, ne symbolise que la décadence des maîtres « békés » et la décrépitude de leurs esclaves. C'est par accident qu'ils ont vu le jour sur ces rives maléfiques, vitupérées par Damas dans *Black-Label* :

Ceux parlons-en
qui vagissent de rage et de honte
De naître aux Antilles
De naître en Guyane [...]
De naître partout ailleurs qu'en bordure
De la Seine ou du Rhône
Ou de la Tamise
Du Danube ou du Rhin
Ou de la Volga

Ceux qui naissent
Ceux qui grandissent dans l'Erreur
Ceux qui poussent sur l'erreur¹⁰

Lieu de décomposition et de déchéance, de déshérence aussi, la plage martiniquaise est tout sauf le lieu idyllique ou la sphère de détente que l'Occidentalisme haï, l'Européocentrisme méprisé veut pourtant inculquer aux Antillais, sujets de l'Empire français, puis de la « métropole » étant donné le statut de Département d'Outre-Mer (1946). Puisque *Les Indes* (1965) et ses extensions continentales sont lieu de géhennes et de spoliation, le « fils de ceux qui survécurent » (*Discours* 66) s'impose la tâche d'explorer le lancinement, d'élucider l'Histoire (déformée, trouée, dominée par les vainqueurs). D'où sa réécriture du *Livre de Christophe Colomb* de Paul Claudel (1933) du point de vue du vaincu et du déporté, de l'Antillais qui, captif dans les rets du Conquérant, est lesté sur ce champ d'îles. Si *Le Livre de Christophe Colomb* met en scène les principaux moments de la vocation et de l'aventure de

Colomb, convaincu que sa mission est de découvrir l'Amérique pour que l'Espagne catholique puisse évangéliser les primitifs sauvages, le drame lyrique qu'offre le recueil *Les Indes* sonde un Conquérant qui lâche les amarres pour explorer l'Inconnu. Le héros n'est pas un heureux Robinson mais un Marron (esclave fugitif) enragé qui veut « brûler cet espace [...] ravager la savane [...] calciner cette végétation » pour arriver enfin à la mer, ce pays de « boucles, de détours, d'anses, de goulets »¹¹. Face à la prise de conscience aiguë de la perte du pays de l'autre rive, le protagoniste du premier roman, Matthieu (*alter ego* de l'auteur) cherche « la science du pays d'au-delà des eaux » (*Quatrième* 95). L'Afrique perdue, le pays natal reste à jamais une blessure inguérissable quoiqu'invisible. D'où l'insistante prière de Matthieu que le vieux « nègre », le « quimboiseur » (sorcier) Papa Longoué lui en parle avant qu'il ne meure : « il faudra que tu m'expliques ce qui s'est passé dans le pays là-bas au-delà des eaux. » (*Quatrième* 46). Quoique l'Histoire officielle ait raturé les événements mémorables et que seuls les plus anciens des mornes lèguent par bribes la mémoire à cette Afrique perdue, Papa Longoué transmet tant bien que mal sa version de l'Histoire, celle des travers(é)es inénarrables : « aucun de nous ne connaît ce qui s'est passé dans le pays au-delà des eaux, la mer a roulé sur nous tous, [...] nous appelons cela le passé. Cette suite sans fond d'oublis avec de loin en loin l'éclair d'un rien dans notre néant » (*Quatrième* 59). « Nous venons de l'autre côté de la mer »¹², proclame toujours sur un mode dubitatif un des jeunes amis du début glissantien. Le marron rebelle et nostalgique de « Guinée » cherche en vain à regagner l'autre rive :

Il tendit les mains vers l'étirement [...], vers les barres d'écume qu'il avait dépassées une seule, première et définitive fois ; il vit la ligne sans fin [...] noire et bleue là-bas sur le bleu de l'eau, sans un tournant, sans une pointe, sans retour, et l'attente, il ressentit l'attente [...]. Puis, un jour ce fut l'infini de la mer. (*Quatrième* 55)

Dépassant la logique identitaire qui considère l'Afro-Caribéen comme écartelé entre deux rives (l'Afrique et l'archipel caribéen), Glissant délaisse de plus en plus le paradigme pessimiste de la Plantation et de l'emprisonnement insulaire pour suggérer une sortie optimiste. Pour cela, il clame en revanche l'héritage multiple inhérent à la dimension proprement caribéenne (africaine, amérindienne, européenne et asiatique). Dès lors, ce sont le métissage ou la créolisation qui deviendront les « vagues » dominantes de son théorème relationnel. Face aux « déracinement des arrivants, [à l']irresponsabilité technique, [à l']absence de médiation réelle au milieu » (*Discours* 103), face à la double dépossession (spatiale et temporelle), Glissant croit à la solidarité avec les autres communautés caribéennes, bien que le *rift* linguis-

tique les désarrime. Avec d'autres Caribéens de langue espagnole, le Cubain Nicolas Guillén, le Portoricain Pedro Mir, et Kamau Brathwaite à qui il emprunte la célèbre formule « the unity is submarine », Glissant bataille ferme contre cette force centripète qu'il appelle « balkanisation » et qui permet la néo-colonisation, qui fait perdurer l'aliénation collective. Le fait que chaque Antille reste arrimée à son ex-métropole, le fait que Caribéens francophones et anglophones, plutôt que de s'unir par leur commune Histoire, s'exilent volontiers dans ces capitales, le préoccupe au point de lancer une utopie d'identité culturelle proprement caribéenne. Bien qu'il se sente plus proche de la Caraïbe anglophone ou hispanophone, ou bien entendu créolophone, Glissant se rend compte que l'Antillanité demeure difficile à accomplir en raison des différents langues et statuts politiques :

Nous savons ce qui menace l'antillanité: la balkanisation historique des îles, l'apprentissage de langues véhiculaires différentes et souvent « opposées » [...] les cordons ombilicaux qui maintiennent ferme et souple beaucoup de ces îles [...], la présence d'inquiétants et puissants voisins, le Canada et surtout les États-Unis. (*Discours* 423)

Souffrant d'un complexe du lieu, d'une insularité qu'il vit malgré ses dires comme étouffante, ses populations étant asphyxiées et aliénées par la politique de l'assimilation, il s'éloigne de ses rives natales pour lancer, dans les années 90 du siècle dernier, la *Poétique de la relation*. L'ambition est d'appliquer le modèle de sociétés composites et métissées au monde entier, recommandant ainsi la fin d'inégalités raciales et politiques.

Dérive : la relation et le rhizome

Confronté aux désenchantements politiques, au déficit de la CARICOM (Caribbean Community) en termes culturels, de la Fédération intercaribéenne, Glissant cherche d'autres rivages, qui restent pour autant aussi prophétiques. Lui qui croyait fort en « la convergence des ré-enracinements dans notre lieu vrai » (*Discours* 182), en l'Antillanité à venir (*Discours* 422-24), mesure l'aliénation de la Martinique et de la Guadeloupe (et de ses dépendances). Comme elles n'ont pas accédé à l'indépendance, elles sont, au même titre que Porto-Rico, des satellites¹³ sans autonomie aucune et leur culture de plus en plus uniforme, de moins en moins « authentique ». Dans sa *Poétique de la relation*, le philosophe ambitionne de mettre en relation des lieux et des histoires éloignés. Dans son imaginaire, le Rocher du Diamant au sud de la Martinique (endroit qu'il se choisit comme lieu d'enterrement), où chavirent tant de bateaux négriers, cristallise ces liens mémoriels et relationnels avec d'autres. À défaut de « mémorial » de l'esclavage à la Martinique, le Rocher

qui émerge des vagues se dressera comme une stèle îlienne, comme un des multiples chaînons de lieux de mémoire. Chronotope, ce Rocher du Diamant qui résista littéralement aux impérialistes, ayant coulé grand nombre de navires français et anglais, ancre la quête de soi. Cette masse de pierre sera une puissante barre anti-exotique et anti-coloniale mise en relation avec un autre « avant-poste de progrès » (Conrad), l'île de Gorée :

Gorée à la pointe ouest de l'Afrique d'où on jetait les Africains à l'inconnu et le château Dubuc à la pointe de la Caravelle en Martinique où furent débarqués les désormais esclaves [...] et des innombrables comptoirs et dépotoirs des Amériques et les îles [sic] Robben devant la ville du Cap où M. Mandela se fortifia et survécut pendant si longtemps [...] et le fort de Joux près de Pontarlier où fut jeté Toussaint Louverture et où il mourut de faim et de froid¹⁴

Puisque la diaspora africaine a été privée de ses lieux de mémoire, l'auteur les invente et c'est un nouveau collier de « cayes » et de « cohées » (« pierre », « rocher » submergeant de l'eau) autour duquel il recentre la mémoire afro-caribéenne. Le Rocher du Diamant, en face du morne martiniquais, est témoin d'une Histoire oblitérée, symbole d'une Historiographie amputée. De concert avec Derek Walcott¹⁵, Glissant répond que « La mer est l'Histoire », que la véridique histoire des opprimés réside dans le gris coffre-fort de l'Océan, que la mémoire des peuples transplantés et des migrants nus est *sédimentée* dans la Mer des Sargasses. Immense cimetière marin, le sol tapi de « nègres ferrés », anonymes, sans sépulture, la Mer face au Diamant attendait son « lieu de mémoire ». C'est à l'occasion du 150^{ième} anniversaire de l'abolition de l'esclavage (1848) qu'un sculpteur martiniquais, Laurent Valère, érigea à l'Anse Cafard un étrange groupe de géants rappelant les statues sur l'Île de Pâques¹⁶ :

Les quinze statues rassemblées en un triangle dont la pointe donne au large, exactement sur la latitude de la Côte-de-l'Or en Afrique, sortent de terre, prises dans la roche qui se continue sous l'eau, avec une retenue et une dignité qui émeuvent. Bras collés au corps, la tête légèrement penchée, elles évoqueraient en moins colossal les statues de l'île de Pâques si elles ne regardaient pas avec une telle intensité, nous semble-t-il, vers la mer où ont chaviré tant de bateaux bourrés de nègres ferrés¹⁷.

À vrai dire, Glissant relie ainsi d'autres « civilisations » anéanties, d'autres cultures dévastées par les actions impérialistes et les exactions coloniales qui, après avoir vu déferler sur leurs rives des étrangers et des colons, semblent avoir périclité. Pour l'instant, il importe qu'il mette en avant l'identité-rhizome, cette identité enrichie au contact de l'autre, identité à l'image de cette racine souterraine, voire aérienne, qui prolifère et se ramifie dans toutes les direc-

tions. Prônant l'identité multiple, hybride, imprévisible dans la mesure où elle s'enrichit constamment des échanges avec d'autres « civilisations » : le *rhizome*, emprunté à Deleuze et Guattari, devient la métaphore-clé d'une hybridité identitaire en constante mutation, celle même qu'il désignait pourtant, il me semble, avec le concept de créolisation. Autrement dit, l'imprévisible résultat d'un processus de métissage, tel que les Antillais l'ont en quelque sorte naturellement acquis au fil des ans, et qui devrait être le « standard » identitaire pour toutes les identités du monde dans un siècle de mondialisation, est moins nouveau qu'il ne veut nous le faire croire. Car c'est la même « créolisation » que proclament côté néerlandophone Cola Debrot dès les années 40¹⁸, côté anglophone Kamau Brathwaite dès les années 70 du siècle dernier.

Dans le sillage de Glissant, le sociolinguiste Jean Bernabé, les auteurs et critiques à leurs heures Raphaël Confiant et Patrick Chamoiseau signent avec *L'Éloge de la créolité* un manifeste d'un troisième mouvement identitaire, celui de la Créolité. Dépasant et la Négritude (nostalgie de l'Afrique perdue) et l'abstraction de l'Antillanité, leur manifeste part du principe d'une double solidarité iliennne (géographique, toutes les îles où habitent des créolophones, et ethnique, tous les descendants d'esclaves, incluant même l'océan Indien et la Nouvelle Orléans). La Créolité clame une double relation, d'abord entre toutes les populations ayant subi « la matrice du gouffre » (l'esclavage et la traite négrière), ensuite la colonisation française :

Nous, Antillais créoles, sommes donc porteurs d'une double solidarité.

D'une solidarité antillaise géopolitique, avec tous les peuples de notre Archipel, quelles que soient nos différences culturelles, notre Antillanité ; d'une solidarité créole avec tous les peuples africains, mscarins, asiatiques et polynésiens qui relèvent des mêmes affinités anthropologiques que nous : notre créolité¹⁹.

L'on mesure, dans l'emploi de « nous sommes porteurs de », la portée quelque peu essentialiste de cette affirmation ferme : sous la nature utopiste de pareille déclaration sourd une dérive dangereuse. Bien qu'ils s'inscrivent dans le sillage des essais de Glissant, désireux de désenclaver la Caraïbe dans sa *Poétique de la relation* (1990), son *Traité du Tout-Monde* (1997), le caractère hybride, rhizomatique de l'identité caribéenne devient la norme pour le « Tout-monde ». Dans *Les Contre-réactionnaires : le Progressisme entre illusion et imposture*²⁰, André-Yves Taguieff observe que l'hybridité dissout certes des identités substantielles, et échappe ainsi à la guerre des mondes culturels, mais qu'elle risque en même temps de s'avérer sectaire en reposant sur une distinction binaire (« nous » et les « autres »). L'hybridité telle que la défend intrépidement Glissant correspondrait à une mode intellectuelle que

Jean-Loup Amselle déplore également dans son *Occident décroché*, car la racine multiple ne se conçoit que par opposition à la racine unique. Celle-ci est aux yeux d'Amselle et de Taguieff une fiction, binarisme simpliste que personne ne défendrait plus à nos jours²¹.

Fil rouge dans *Traité du Tout-Monde*²² et dans son récit de voyage atypique *Tout-Monde* (1993), l'idée selon laquelle la mondialisation et la globalisation (qu'il remplace par leurs antonymes positifs mondialité et globalité) ont été creusées dans le laboratoire des Antilles esclavagistes, soit dans l'Univers de Plantation, donne à croire que les Caribéens sont favorisés, privilégiés, en avance sur l'ordre du monde planétaire, où toutes les barrières tombent. Paradoxe dans la mesure où il considère aussi que la *mondialité*²³ n'empêche pas l'érection de nouveaux murs et de nouveaux ghettos. Si, à l'heure actuelle, c'est le « Chaos-Monde » qui domine et qu'il n'angoisse pas les Antilles qui connurent depuis toujours ce choc de cultures et de civilisations, ce mouvement tourbillonnant reste toutefois ambigu dans la mesure où il menacerait par exemple le créole et sa culture. Mais en même temps, cette prolifération tourbillonnante et les avancées par l'Internet s'envisagent comme opportunité unique pour ces mêmes littératures régionales. En phase avec d'autres confrères de sa génération, par exemple Wilson Harris²⁴, Glissant prophétise en fait un maelström inextricable de cultures et d'identités, un monde respectueux de la totalité des peuples et de leurs visions du monde :

J'appelle Tout-monde notre univers tel qu'il change et perdure en échangeant et, en même temps, la « vision » que nous en avons. La totalité-monde dans sa diversité physique et dans les représentations qu'elle nous inspire : que nous ne saurions plus chanter, dire ni travailler à souffrance à partir de notre seul lieu, sans plonger à l'*imaginaire de cette totalité*. (*Traité* 176)

Chantre de cette nouvelle vision du monde qu'il défend, héraut d'un monde finalement plus égalitaire et juste, Glissant profère certaines assertions qui laissent croire que l'éloge de la créolisation deviendrait un nouvel essentialisme. Sur un ton un brin dogmatique, il enfile ses maximes d'une *dérive* :

Le Tout-monde, c'est la conception du monde sans axe et sans visée, avec seulement l'idée de la prolifération tourbillonnante, nécessaire et irrépressible, de tous ces contacts, de tous ces changements, de tous ces échanges. Mais le monde n'est pas le Tout-monde, [...]. *On peut très bien exister sans avoir l'imaginaire du Tout-monde*. (*Traité* 211)

Remarquons à la dernière ligne une certaine ambivalence. Quelqu'un né aux Antilles aurait le gène rhizomatique et serait ainsi avantagé, contrairement à ceux du Vieux Monde qui penseraient l'identité étroitement en termes d'unicité

(une seule langue, une seule religion, une patrie, un « clan »). S'aventurant sur le terrain *glissant* d'un néo-essentialisme, tiraillé entre le singulier et l'universel²⁵, Glissant semble pris à son propre piège ; plusieurs fois il n'échappe pas à la pensée dichotomique qu'il pourfend puisque celle-ci serait enracinée dans l'esprit euro-péo-centriste²⁶. La *Créolité* et la *diversalité* (terme que propose Chamoiseau, rimant avec universalité) contiennent leurs propres *dérives* contre lesquelles Taguieff met en garde, puisque ces « mondialisateurs heureux » et ces « célébateurs du métissage » chantent l'hybridation identitaire comme un nouvel ordre aux relents essentialistes²⁷. Que la Créolité ne soit pas forcément prometteuse d'un nouvel ordre sociétal, respectueuse des altérités, la ghettoïsation des différentes composantes de la population antillaise l'illustre bien.

La *drive* et l'Atlantide immergée

Avec *La Cohée du Lamentin*, un troisième temps semble entamé dans sa pensée archipélique. Hanté par l'immersion de son île natale, Glissant appelle de ses vœux un Atlantique noir, sauvé grâce à la transplantation et la migration de ses artistes. Scientifiquement appuyée par de nombreux travaux de géologues et de climatologues, la disparition des Petites Antilles volcaniques alimente alors une puissante allégorie pour dépasser son inquiétude quant à la survie des sociétés insulaires qu'il compara à l'archipel de la Micronésie dans le début du *Discours antillais* (64-66). Il est révélateur que la réflexion sur l'apport d'une société minuscule sur la mappemonde le préoccupait déjà autant, l'archipel caribéen étant condamné au même sort funeste que la Micronésie. Cette réflexion dans l'ouverture du *Discours antillais* se doublera par ailleurs d'une opposition entre sociétés composites (insulaires, colonisées, sans Genèse) et sociétés ataviques (continentales, coloniales, fortes de leur Genèse) (*Traité* 195). Tandis que le spectre de l'immersion des Antilles clôt en quelque sorte cet essai de cinq cents pages, Glissant n'a cessé de projeter sur ces îles le fabuleux mythe de l'Atlantide :

Des civilisations insulaires ont rayonné pour ensuite se continentaliser. Le plus vieux rêve culturel de l'Occident se rapporte par exemple à une île-continent, l'Atlantide. L'espoir culturel antillais ne doit pas être barré par la non-accession de nos peuples à l'indépendance, en sorte que, nouvelle Atlantide, l'antillanité menacée mais nécessaire disparaisse pour nous avant que d'avoir pris corps. (*Discours* 424)

Il évoque de manière visionnaire (pensons au séisme en Haïti du 12 janvier 2010) l'engloutissement de son île natale, la disparition apocalyptique des petites Antilles :

D'ici à quarante ans, la Martinique disparaît dans un séisme sans concession. Nous ne cessons de triturer cela, c'est-à-dire d'en mourir par avance. Sûr et certain, quarante mille cercueils sont stockés déjà, c'est *pour si en cas* [...] Laisserions-nous au moins le souvenir d'une Atlantide en réduction, sans civilisation mystérieuse, un *Black Atlantis*—et je reconnais que je démarque là le titre, *The Black Atlantic*, d'un livre de monsieur Paul Gilroy? En attendant, il y a ces dizaines de milliers de morts partout dans ce monde, emportés à intervalles réguliers et avec une fatalité mécanique par des tremblements et des inondations, nous y sommes habitués²⁸.

Ce danger réel de voir disparaître de petits pays sera compensé par la persistance de leur legs culturel au « Tout-monde » : lui qui avait toujours craint la mer et qui, comme tout Caribéen, maudit l'Atlantique, se résigne à penser que de grands tremblements de terre, d'inondations et de cyclones auront raison de ces « terres insulaires ». Oscillant entre l'éloge d'une richesse singulière au niveau des arts et la crainte de l'inéluctable disparition des Antilles (et des autres îles), l'essayiste soutient avec des confrères comme Derek Walcott que naître aux Antilles n'est plus perçu comme malchance ou désastre (Damas), mais un paradis pour le « world writer ». Dans *Cohée du Lamentin*, Glissant reprend ce qu'il n'a cessé de dire et d'instruire, à savoir :

Les paysages comme catégories de l'étant. La montagne depuis toujours et presque partout dans le monde est un des bords, un débord, du Verbe, le lieu d'une révélation ou d'un ressouvenir de parole [...] Nous commençons à fréquenter les paysages non plus seulement comme de purs décors consentants, propices ou non, mais comme de véritables machines à induire, très complexes et parfois inextricables. Ils nous conduisent au-delà de nous-mêmes et nous font connaître ce qui est en nous (*Cohée* 91-92).

Ce même mot « cohée » appellera *Ecohées*, dans *La Terre magnétique, les errances de Rapa Nui, l'Île de Pâque*. Si *Rapa Nui* renoue en même temps avec l'entreprise segalenienne, Segalen étant le « zombie théorique de Glissant »²⁹, Glissant refile une puissante utopie, celle de l'Atlantide, pour mettre en relief la contribution et l'apport de son pays natal qu'il désire immémorial. De même que, dans les *Immémoriaux*, Segalen pense la civilisation maori comme ineffaçable dans la mesure où ses stèles rappelleraient encore leur grandeur immémoriale, de même l'Antillais rêve d'« arrimer » sa région à d'autres colliers d'îles, se trouvant sur la même latitude ou non. Conscient que les petites Antilles sont doublement menacées de disparition (géographiquement et en raison de la globalisation qui signe la mort de « petites cultures »), il prône la singularité d'une culture de l'Atlantique noir. De même que pour Derek Walcott et Wilson Harris, deux de ses vis-à-vis anglo-Caribéens, la dispersion et la migration sont valorisées comme forces cycloniques qui disséminent l'Atlantique noir, face à la menace d'un Atlantis

noir. C'est ce que Glissant appelle de ses vœux dès l'ouverture de *La Cohée du Lamentin*, saluant au passage l'essayiste Paul Gilroy, disciple de Stuart Hall et co-fondateur des « cultural studies » outre-Manche. C'est pourtant l'auteur du *Black Atlantic*³⁰ qui emprunta la notion de « rhizomorphic identity » à Glissant (et non l'inverse), comme l'hommage à « monsieur Paul Gilroy » le fait penser. L'hommage à Gilroy devenu une référence incontournable dans les « Diaspora Studies » doit être situé dans une longue liste d'amis et de collègues qui forment sa famille intellectuelle. Des nombreux paratextes (notes paratextuelles, dédicaces, entre-dires et remerciements), une *drive* s'induit : le maître à penser s'arrime de puissants alliés (réels ou imaginaires), se faisant préfacer par Dominique de Villepin³¹ ou félicitant Barack Obama de son élection (dans une *Adresse* co-signée par Patrick Chamoiseau³²). Vers la fin de sa vie et au bout d'une œuvre sans rives, où fiction et réalité, poétique et politique ne font qu'une seule interface, l'écrivain se délecta dans une posture de plus en plus médiatique, prophétique d'une célébrité toujours plus centrale et assise bien au « Centre ».

Entre rive et dérive, centre et périphérie

C'est là un des nombreux paradoxes ponctuant le parcours d'un intellectuel désireux de désenclaver et de *débalkaniser* que de parrainer un mouvement à contre-sens (de la francophonie³³ ou de l'identité nationale³⁴) alors qu'il avait, me semble-t-il, tout le pouvoir de *délocaliser* la littérature et ses manifestes antillais. Comportement de l'Antillais assisté et de l'intellectuel exilé qui cherche des détours, la *drive* se manifeste chez Glissant par un désir d'être toujours plus au Centre, loin des rives natales, et ce par des manifestes (dont les textes sont d'ailleurs publiés à Paris, de préférence chez Gallimard³⁵) et des mouvements bien plus médiatisés que leurs pendants sur le continent africain³⁶.

Profondément enraciné dans ce que Françoise Vergès appelle « la mémoire enchaînée »³⁷, Glissant s'est imposé la tâche d'explorer le lancinement d'une double dépossession, de venir d'abord à bout de ce complexe caribéen d'avoir été « gibier » acheminé des comptoirs de l'Afrique de l'ouest dès le 17^e siècle. Dans un deuxième temps, il a exporté son théorème de l'identité métissée hors du bassin caribéen, le rêvant comme une réalité d'un monde global. Dans ses dernières parutions, l'utopiste reprend le dessus dans la mesure où celui qui bannissait la plage de ses romans, situant sur cet espace liminaire des actes doublement tragiques (l'élimination d'un traître de sa race, l'arrivée des pièces d'ébène), traduit le vœu que son île, si elle devait s'engloutir sous les vagues meurtrières, laisserait comme un précieux don à

l'humanité la leçon de la créolisation, d'une culture harmonieusement compositée qui a su faire archipel dans le « Tout-monde ».

Antwerp University / Université d'Anvers

Notes

1. Cet article est dédié à la mémoire d'Édouard Glissant qui vient de décéder le 3 février 2011 à Paris. Une version de cet article a été présentée au 21^e congrès de l'AFSSA, « Rives et dérivés » à l'Université de Pietermaritzburg, Kwazulu-Natal. Je remercie Bernard de Meyer pour m'autoriser à la publier ici. Pour la question d'une poétique de la relation, voir Kathleen M. Gyssels, « Scarlet Ibises and the Poetics of Relation : Perse, Walcott and Glissant », *Commonwealth Essays and Studies*, 31 (automne 2008): 113-16.
2. Francis Affergan, *Anthropologie à la Martinique* (Paris: Presses Universitaires de la Fondation Nationale de Sciences Politiques, 1983) ; Jacques André, *Caribales* (Paris: Éditions Caribéennes, 1981).
3. « On dit que la Relation est mondiale et ce n'est pas émettre une évidence, car on voit que non seulement son espace est du monde, mais encore que ses espaces particuliers sont irrigués de l'espace du monde. Il est certes des espaces clos, d'où c'est difficile de s'échapper, pour toutes sortes de raisons économiques, politiques, mentales. Il est des espaces ravagés, dont le malheur entretient la closure » . Édouard Glissant, *Traité du Tout-Monde* (Paris: Gallimard, 1997), 213.
4. « Si vous acceptez qu'ainsi un paysage ait pu marquer à ce point, je ne crois pas que vous diriez l'esprit, ou l'inconscient, mais le corps, les réflexes, l'organisme d'un quasi nouveau-né [...] Je pourrais presque soutenir que ces paysages se sont présentés à moi, ou au moins se sont affirmés ou précisés tout au long des années, comme des symboles vivants ou, plus audacieusement, comme des catégories de l'étant. L'en haut du morne, c'est la légende, c'est le mythe, les origines, c'est les sources, difficiles à pénétrer, la plaine est le monde du travail, à l'évidence celui de l'exploitation, dont il est difficile de s'affranchir, le delta, c'est l'Autre, c'est l'ailleurs, l'ouverture, l'avenir, le monde, où il est difficile de prétendre à entrer. » Édouard Glissant, *La Cohée du Lamentin* (Paris: Gallimard, 2005), 91-92.
5. Glissant naît en 1928 à Sainte-Marie, petite communauté au sud de la Martinique. Sociologue et autonomiste, il fonde l'Institut Martiniquais d'Études (dans les années 60), mais contraint de quitter l'île à cause de son adhésion au Front antillo-guyanais, interdit par le gouvernement français. Il s'installe à Paris où il a écrit et publié la plupart de son œuvre prolifique en différents genres (théâtre, poésie, plaquette, romans et essais). Son début, *La Lézarde* (1958), a été couronné du prix Renaudot et il semble qu'après plus d'un demi-siècle d'écriture, Glissant s'est attendu à la plus haute distinction littéraire. Voir Kathleen Gyssels, «Du Discours antillais au Tout-monde : le C/entrisme d'Édouard Glissant», in *Tout-monde : Interkulturalität, Hybridisierung, Kreolisierung*, Ralph Ludwig, Dorothee Röseberg, eds. (Bern: Peter Lang, 2010), 239-55.
6. Édouard Glissant, *Mémoires des esclavages* (Paris: Gallimard, 2007), 106, 174, 183.
7. Michael Dash, *Caribbean Literature in a New World Context* (Charlottesville: Virginia U P, 1998).
8. Édouard Glissant, *Le Discours antillais* (Paris: Gallimard, 1997), 66.
9. Aimé Césaire, *Cahier d'un retour au pays natal* (Paris: Présence africaine, 1957), 38-39.
10. Léon-Gontran Damas, *Black-Label* (Paris: Gallimard, 1956), 15.
11. Édouard Glissant, *Le Quatrième siècle* (Paris: Gallimard, 1997), 54-55.
12. Édouard Glissant, *La Lézarde* (Paris: Gallimard, 1997), 29.
13. Voir les travaux importants de Ramon Grosfoguel, *Puerto-Ricans in a Global Perspective* (Berkeley: U of California P, 2003), où il compare la condition des « départementaux » (Martiniquais et Guadeloupéens) à celle des Porto-Ricains.
14. Édouard Glissant, *Une Nouvelle Région du monde* (Paris: Gallimard, 2006), 151.

15. Derek Walcott, « The Sea is History », *The Fortunate Traveller* (New York: Faber and Faber, 1982). Walcott substitue au musée occidental la mer dans son poème célèbre « The Sea is History » : lieu où s'est formée et sédimentée l'Histoire trop méconnue des Caraïbes, selon une image sous-marine chère au Barbadien Kamau Brathwaite : « Unity is submarine » (« l'unité est sous-marine »).
16. Voir *La Terre magnétique : les errances de Rapa Nui, l'Ile de Pâques* (Paris: Gallimard, 2007). En collaboration avec Sylvie Séma.
17. Édouard Glissant, *Sartorius : le roman des Batoutos* (Paris: Gallimard, 1999), 162.
18. Aart G. Broek, *The Colour of My Island : Ideology and Writing in Papiamentu (Aruba, Bonaire and Curaçao), A Bird's Eye View* (Amsterdam: In de Knipscheer, 2009), 44.
19. Jean Bernabé, Patrick Chamoiseau, Raphaël Confiant, *Éloge de la créolité* (Paris: PUC, 1989), 32.
20. André-Yves Taguieff, *Les Contre-réactionnaires : le progressisme entre illusion et imposture* (Paris: Denoël, 2007).
21. Jean-Loup Amselle, *L'Occident décroché : enquête sur les postcolonialismes* (Paris: Stock, 2008), 22.
22. Édouard Glissant, *Traité du Tout-Monde* (Paris: Gallimard, 1997), 123.
23. Terme que lui préfère Patrick Chamoiseau, notamment dans *Écrire en pays dominé* (Paris: Gallimard, 1997).
24. Très ancré dans les cultures précolombiennes, le Guyanais partage avec le Martiniquais la mission d'exhumer les histoires celées, de concasser la pierre de l'histoire coloniale. Archéologues d'un savoir qui doit surgir, ils réécrivent l'Histoire officielle, à contre-courant des « grands récits » avec lesquels pourtant ils ont grandi, ont fait leurs lettres. Ce travail lent et difficile, ce procédé de décantation se dit à travers des métaphores de transsubstantiation : Pierre moulue en poudre, ossement trouvé par le narrateur dans *L'Esclave vieil homme et le molosse* (Paris: Gallimard, 1997).
25. Peter Hallward, *Absolutely Postcolonial : Writing Between the Singular and the Specific* (Manchester: Manchester U P, 2001).
26. Avec sa coutumière veine définitionnelle, Glissant explique : « Je la définirais, par comparaison avec la Méditerranée, qui est une mer intérieure, entourée de terres, une mer qui concentre (qui, dans l'Antiquité grecque, *hébraïque* ou latine, et plus tard dans l'émergence islamique, a imposé la pensée de l'Un), comme au contraire une mer qui éclate les terres. Une mer qui diffracte » (Glissant, *Poétique* 46). Voilà où le bât blesse : énumérant les territoires et les grandes civilisations, Glissant suggère en réalité les trois grandes religions monothéistes, soit le judaïsme, le catholicisme et l'islam, confondant, il me semble, le judaïsme avec les religions qui ont déclenché des guerres pour étendre leur influence territoriale et fondant des empires au même titre que l'islam (l'empire ottoman) ou les croisades, vaste conquête des pays et peuples « hérétiques ».
27. Plus que simple défense du ou des créole(s), la créolisation reste chez Glissant le processus de métissage interculturel non confiné à la diaspora noire, amérindienne, ou encore asiatique. S'échanger sans se dénaturer est devenu une des nombreuses maximes glissantiennes. Pourtant d'autres anthropologues comme Tzvetan Todorov, Jean-Louis Amselle, Serge Grünzinski ont interrogé ces dynamiques métisses à l'Amérique latine et au Brésil, en soulignant à leur tour le métissage et l'hybridité tout en pourfendant les dérives d'une identité à racine unique.
28. « Le Partage des eaux », texte inédit publié par Carminella Biondi dans *Rêver le monde, écrire le monde : théories et narrations d'Édouard Glissant* (Bologna: CLUEB, 2004). « Démarquer » signifie « priver quelque chose de la marque indiquant le possesseur » ; modifier légèrement (une œuvre) de manière à dissimuler l'emprunt ; copier, plagier, baisser le prix de vente d'un article; libérer un joueur, etc.
29. Jean-Louis Cornille, *Plagiat et créativité : treize enquêtes sur l'auteur et son double* (Amsterdam: Rodopi, 2008), 174.
30. Paul Gilroy, *The Black Atlantic : Modernity and Double Consciousness* (London: Verso, 1993).
31. Édouard Glissant, *Mémoire des esclavages* (Paris: Gallimard, 2007), introduction par Dominique de Villepin.

32. Édouard Glissant et Patrick Chamoiseau, *L'Intraversable Beauté du monde : adresse à Barack Obama* (Paris: Galaade, 2009).
33. Michel Le Bris et Jean Rouaud, *Pour une littérature-monde* (Paris: Gallimard, 2007).
34. Édouard Glissant et Patrick Chamoiseau, *Quand les murs tombent : l'identité nationale hors la loi* (Paris: Galaade, 2007).
35. Littératures privilégiées, sous l'égide de Glissant, alors que d'autres comme *Le Manifeste pour une nouvelle littérature africaine* par Patrice Nganang, publié pourtant la même année que *Pour une littérature-monde* paraît sans bruit dans les médias. Dans *La Haine des lettres, Céline et Proust* (Arles: Actes Sud, 1996), Jean-Louis Cornille souligne la dominance de l'éditeur prestigieux sur toute une génération d'auteurs. Il est indéniable que cela vaut aussi pour Glissant : « C'est sans doute le dernier grand mythe qui soit resté en littérature française, que la maison Gallimard. [...] l'emprise qu'au eue Gallimard sur des générations d'auteurs est indiscutable ; elle demeure sans précédent. » (*La Haine* 30)
36. Voir Bernard de Meyer, « 'Écriture préemptive' et 'littérature-monde' » : la jeune littérature africaine d'expression française », *French Studies in Southern Africa*, 40 (2010): 19-36.
37. *La Mémoire enchaînée* (Paris: Albin Michel, 2006). La rive a la même charge traumatique que la rampe où arrivent les déportés juifs dans les wagons plombés, comme l'avait bien traduit dans ses romans tour à tour ashkénaze et antillais André Schwarz-Bart.